

REVUE DES DEUX MONDES

HORS-SÉRIE

3 € - FONDÉE EN 1829 - PRÉSIDENT : MARC LADREIT DE LACHARRIÈRE, MEMBRE DE L'INSTITUT

Jean-François Spicigo
anima

Robert Delpire
Anne Biroleau
Marcel Moreau





J'ai l'honneur et le plaisir de soutenir depuis sa création le Prix de Photographie de l'Académie des beaux-arts, qui a récompensé cette année Jean-François Spricigo pour le singulier bestiaire photographique qui orne cet automne les murs de l'Institut.

La *Revue des Deux Mondes*, qui fête cette année même ses 180 ans, est heureuse d'ouvrir ses pages aux photographies de Jean-François Spricigo et aux textes de trois personnalités qui ont accepté de se prêter pour l'occasion au jeu du commentaire d'image.

Jean-François Spricigo s'essaie avec *anima* aux portraits de «genres», ceux, précisément, d'un autre genre, souvent méprisé, privé de parole par la nature et de pensée par les hommes, et offre au spectateur une nouvelle classification des espèces non plus selon leur habitat ou leur mode de vie, mais selon l'intensité de leur regard, la fluidité de leur mouvement, la virtuosité propre de leur éloquence muette.

Marc Ladreit de Lacharrière
Membre de l'Institut



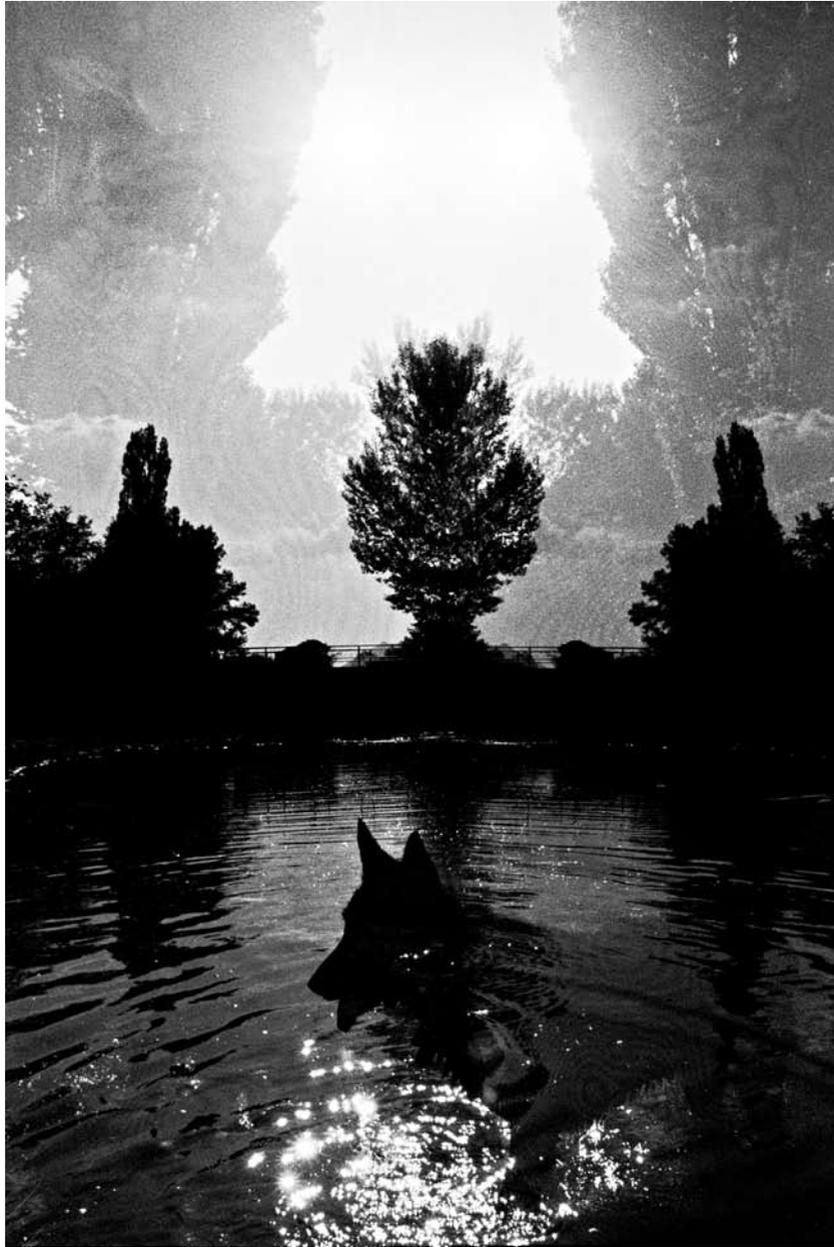
Avec l'ouverture en 2005 d'une huitième section à l'Académie des Beaux-Arts, la Photographie se voyait enfin reconnue à l'égal des sept autres au sein de notre Compagnie. Cet événement, bientôt concrétisé par l'élection de Lucien Clergue et Yann Arthus-Bertrand aux deux premiers fauteuils de photographes créés à l'Académie des Beaux-Arts, était l'aboutissement d'une aventure particulièrement chère à mon cœur et soutenue personnellement depuis dix ans.

La création, à l'initiative de notre confrère Marc Ladreit de Lacharrière, d'un Prix dédié à la Photographie en 2007 vint parachever ce long cheminement. Elle exprimait en effet la volonté de l'Académie de s'engager de manière résolue aux côtés des artistes de cette discipline ; s'engager en termes de temps, avec l'organisation d'un concours ambitieux dont le calendrier s'étend sur toute une année et qui est présidé par un prestigieux jury pluridisciplinaire, s'engager en termes de communication pour assurer la meilleure visibilité possible à cette initiative, s'engager en termes financiers grâce à l'investissement de Marc Ladreit de Lacharrière qui, outre la dotation du Prix, soutient pour la deuxième année consécutive l'exposition du lauréat organisée à l'Institut de France.

C'est le tout jeune Jean-François Spricigo qui a obtenu en 2008 les suffrages du jury avec sa série *anima*, dont le titre latin rappelle le premier lien qui unit l'homme à la bête : le souffle de vie. Ce souffle traverse toute l'œuvre de Spricigo. Ses images respirent : ici, l'on « voit » le râle sourd d'un bœuf, là, le souffle saccadé d'un fauve en chasse, plus loin, le halètement d'un chien, le frisson d'un plumage. C'est la vie même qu'il saisit dans sa course folle, en rendant ainsi tout son sens au nom dont nous avons un jour baptisé cet autre : l'*animal*.

Arnaud d'Hauterives
Secrétaire perpétuel de l'Académie des beaux-arts





HIKO

■ JEAN-FRANÇOIS SPRICIGO ■

J'ai appris la photographie avec un chien.

C'était la nuit, ou plutôt les nuits. Il m'en a fallu tant pour percer le soir et distinguer les ombres.

J'ai appris la photographie avec lui qui ne disait rien, mais qui voyait tout.

Nous marchions côte à côte, délestés de la laisse, vestige d'autorité de l'imbécile qui arbore le bonheur minuscule d'ordonner la route à un être qui la connaît déjà.

Nous, la route, nous l'inventons à chaque détour. Notre chemin était fait d'arbres, de prairies, de vaches et d'oiseaux. En guise d'hommes, nous traversions l'asile et la prison. Etrange itinéraire silencieux semé de démente. Cela rendait d'autant mieux à la nature ses vertus, loin des cris parfois poussés d'une fenêtre oubliée. Les hurlements résonnent encore en moi. L'imaginaire se déclenchait dès les premiers battements d'un tube néon découpant une silhouette perchée en haut des murs. Ces gens que l'on dit fous ou dangereux étaient les uniques spectateurs de mes escapades nocturnes. Aux yeux des miens, ces sorties étaient une perte de temps. Seuls ces enfermés savaient alors la liberté qui était la mienne à être là, loin dans la nuit.

Le bruit de nos pas soutenait le métronome de mes peurs. Arpenter la nuit exige d'abandonner nos appréhensions pour en saisir tout l'éclat. Le silence est plein d'images et nous sommes sourds à ses rumeurs. Nous n'y voyons rien, nous imaginons le pire au premier froissement et nous nous réfugions docilement dans les craintes de nos certitudes apprises.



Nous avons tant marché lui et moi, désespérés ensemble de n'être qu'à deux et tellement soulagés de nous savoir présents l'un à l'autre. En mes mélancolies, il n'y avait souvent que lui, tellement souvent... Mais il était toujours là, l'œil clair et la patte enthousiaste. L'échange était au-delà des mots. Nous partagions une compréhension mutuelle de ce silence à admettre nos faiblesses, à oser prendre à la vie sa part d'inconnu propre à nous révéler.

Et vivre, c'était marcher.

Un soir, il s'est arrêté au milieu de la route, les oreilles en équerre. Il voyait plus loin que mes yeux ; il entendait ce que je ne pouvais voir. En vain, j'ai scruté l'absence. Les yeux seuls ne sont pas suffisants pour cueillir de la nuit les ténèbres qu'elle nous tend. C'est aux ténèbres à générer leurs propres lumières, m'a confié un ami écrivain. Cette nuit-là, les instincts en éveil, j'ai vu danser les ombres. Les ténèbres étaient disposées à se confier au prix de mon abandon en ses vertiges. J'ai alors saisi l'appareil photo comme on prend une boussole, réinventé mes propres points cardinaux et accepté que l'aiguille soit guidée par mes peurs. La destination n'est jamais aussi importante que le chemin pour l'atteindre. Le sens profond apparut enfin comme évident, il n'y en avait pas. La réponse était en vérité la question.

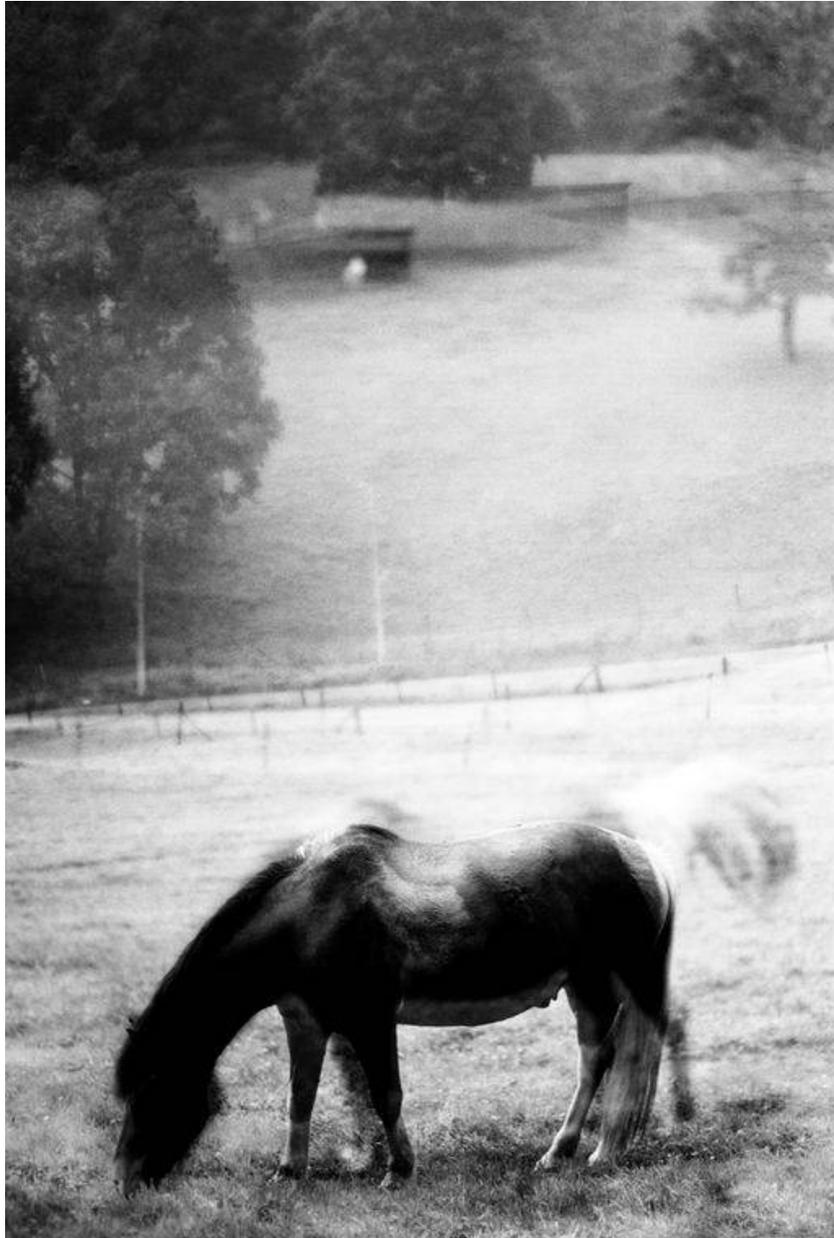
J'ai appris la photographie avec un chien, peut-être devrais-je dire que j'ai reçu de ce chien ce que me révèle depuis la photographie, ma propre vie.

Il s'appelait Hiko.

■ **Jean-François Spricigo** est né en 1979, à Tournai, en Belgique. Il étudie la photographie à l'Institut Saint Luc avant d'intégrer la section image du prestigieux INSAS de Bruxelles, d'où il sort diplômé en 2002. L'année suivante, il est admis sur audition en dernière année du Cours Florent. S'il travaille un temps comme metteur en scène et cinéaste, c'est son talent de photographe qui lui permet de se faire connaître. Depuis sa première exposition en 2004 à la Maison de la culture de Tournai, Jean-François Spricigo a produit plusieurs séries, *Silenzio* en 2005, *Notturmo* en 2007, présentées à Bruxelles. 2008 est une année faste pour le jeune photographe : la série *Prélude* est exposée à la galerie Agathe Gaillard qui le représente aujourd'hui, Anne Biroleau acquiert quinze de ses tirages pour la collection de la BNF, et l'Académie des Beaux-Arts lui remet son Prix de Photographie pour la singulière réflexion qu'il propose sur le monde animal.

Jean-François Spricigo vit actuellement entre la France et la Belgique, il aime beaucoup les animaux et s'efforce de comprendre le monde.





L'UN DES LEURS

■ ROBERT DELPIRE ■

L'homme a toujours eu des rapports très diversifiés avec l'animal. Selon les époques, selon la nature de chacun, selon ses fonctions, sa culture, et selon le climat dans lequel ils vivent l'un et l'autre. Mais il s'agit ici de photographie.

Les variétés d'approche deviennent aussi nombreuses que les spécialités professionnelles. On retrouve chez l'homme muni d'une caméra les mêmes réactions primaires, affectives, viscérales, de ceux qui, comme Buffon, aiment les chiens et détestent les chats. Mais il y a des variantes qui tiennent à la technique même. Un naturaliste ne peut se comporter, c'est l'évidence, comme un ornithologue.

Pourtant il y a ceux, rares, qui aiment tous les animaux pour ce qu'ils sont. De la fourmi à l'éléphant, de la grenouille au phoque, de l'oiseau au félin. Jean-François Spricigo est de ceux-là.

Si l'animal n'est pas le thème unique de ses images, il est une constante dans sa quête de l'image juste, celle qui n'est pas faite pour décrire, pour illustrer un texte mais celle qui prouve un intérêt profond pour l'animal qui exprime une empathie, une émotion.



Chacune des photographies de Jean-François Spricigo est un témoignage, non sur l'apparence de l'animal choisi mais sur sa spécificité, sur son identité. J'ai envie de dire sur sa psychologie. Sur ce qu'il y a de surprenant dans la gestuelle d'un prédateur et d'intrigant, d'inquiétant dans son regard, sur ces moments intenses où un animal se révèle dans ce qu'il a de plus vrai, dans le bonheur d'être en vie et de se rouler au soleil, dans la peur et la faim.

Jean-François Spricigo me fait oublier les hommes qui s'intéressent aux animaux pour avoir le plaisir de les tuer. Canard ou lapin, gazelle ou guépard tout est bon à tirer. Dans le meilleur des cas pour manger. Souvent pour prouver leur aptitude au fusil. Ou pour accumuler les trophées. Pour mettre une tête de tigre dans le salon ou pour utiliser une main de gorille comme cendrier.

Les trophées de Jean-François Spricigo sont des images qui prouvent un profond respect pour l'animal quelle que soit sa race. Il ignore toute hiérarchie. Il est avec l'âne, comme il est avec le cheval; avec le chat, comme avec le chien. Il est l'un des leurs. Comme je le suis moi-même. Il me réconcilie avec l'homme.

■ **Robert Delpire** est pionnier dans l'édition photographique et publie au début des années cinquante les œuvres de Lartigue, Brassai, Doisneau, Cartier-Bresson et Robert Frank. En 1955, il crée la revue *L'Œil* dont il assurera huit années durant la direction artistique. Responsable d'une galerie où sont exposés, souvent pour la première fois, les grands noms de la photographie et du graphisme à partir de 1963, créateur d'une agence de publicité, producteur de films, commissaire d'expositions en France et à l'étranger, il est nommé Directeur du Centre National de la Photographie en 1982, où il crée et publie la collection «Photo-Poche». Depuis, Robert Delpire continue d'organiser des expositions pour les grands musées des deux continents, la dernière en date étant la rétrospective complète d'Henri-Cartier Bresson présentée à la Bibliothèque Nationale en 2003.

Cet infatigable «montreur d'images» a fait l'objet d'une exposition rétrospective présentée en 2009 aux Rencontres Internationales de la Photographie à Arles et à la Maison européenne de la Photographie à Paris.





NUIT NOIRE ET BLANCHE

■ ANNE BIROLEAU ■

Le sentiment tragique de la vie traverse et soutient l'univers de Jean-François Spricigo. Non un tragique ostentatoire et démonstratif nous sommes loin chez lui des déclarations définitives sur la vanité du monde et la contingence des choses et des êtres. Il ne démontre aucunement l'inutilité, n'en forme pas le concept, mais se place dans son champ, qui est celui de l'art. Il faut l'affirmer et l'œuvre de Jean-François Spricigo le proclame, l'art est inutilité fondamentale. La photographie lui est aussi naturelle semble-t-il que la faculté de voir et de respirer. Les interstices du visible, «les portes d'ivoire et de corne» de l'imaginaire, les labyrinthes de la représentation, s'ouvrent devant lui comme des voies royales, non pour aller vers l'imaginaire, l'au-delà et l'imperceptible, mais pour les faire venir à nous, nous les offrir tels que jamais nous ne les aurions saisis. Étrange photographe, celui qui tournant son objectif vers la perpétuelle et inquiétante mutité des choses, nous les montre non dans leur présence réelle, mais dans leur possible et sensible évanouissement. C'est dans cette évanescence, peut-être, que repose la vraie nature du tragique. L'univers de Jean-François Spricigo n'est guère plus étendu que la distance où porte son regard. Il est fait de moments banals, de voyages peu lointains, de visages familiers, de présences amies, d'animaux dépourvus d'exotisme. Pourtant, c'est un monde du glissement, un monde où tout se transforme sans cesse ainsi que dans les mythes fondateurs des grecs, un univers où les lumières émergent de l'intérieur de l'image, à l'exemple des lueurs qui guident vers la mort ou le salut les héros des contes de



fées. Les images semblent émerger d'une profondeur d'ombre infinie, le mouvement qui les habite n'est plus celui de la photographie, pas encore celui du cinéma. Il est le mouvement du récit, de la narration, du conte. Toutes ces photographies se répondent, s'appellent, s'engendrent les unes les autres en un réseau potentiellement infini. Un réseau qui couvre son monde, comme si la carte se superposait exactement au territoire, comme si l'image transposait exactement le songe. Les photographies de Spricigo sont étoilées de fractures, parsemées de traces et d'accidents, d'éraflures et de manques. Il les accepte et en fait œuvre, le coup de dés du hasard n'a jamais été aussi présent que dans cette œuvre, pourtant maîtrisée de bout en bout.

Établir une filiation de l'œuvre de Spricigo amène sans nul doute à évoquer les meilleures images de Mario Giacomelli, non pour la parenté de sujets que constituent les images de l'abattoir ou de l'asile, mais pour la richesse des plans, la virtuosité des équilibres, la maîtrise des valeurs, pour l'audace dans le traitement du tirage. Le grain y prend une ampleur somptueuse, une violence troublante, devient lui-même part du récit qui s'élabore. Mais Spricigo n'entreprend nullement un grand récit philosophique ou une saga de la vieillesse à l'exemple du photographe italien. Il reste dans l'en deçà, son monde n'appartient qu'à lui. Il le fait nôtre pourtant, notre recherche d'une image fondatrice et originelle surgie droit de la mémoire et de l'enfance, trouve son accomplissement dans sa vérité à lui. C'est cela. «Ça a été» aussi pour nous. C'est en quoi son univers apparemment si restreint, si étroit touche à l'universel. Peu d'artistes possèdent l'apanage de faire disparaître en un seul geste la frivolité et la superficialité, d'aller droit à l'essentiel et de ne pas s'en écarter, dans un art aussi mince que celui de la photographie, nous découvrons la «profondeur de la peau» évoquée par Nietzsche.

Le monde intime que cette œuvre ouvre pour nous semble trouver son essence dans la dernière phrase écrite par Gérard de Nerval, le soir même de sa mort :

«Ne m'attendez pas ce soir car la nuit sera noire et blanche.»

■ **Anne Biroleau** est Conservateur Général au département des Estampes et de la Photographie de la BNF. Chargée de la photographie du 21^{ème} siècle, elle a été commissaire des expositions Minot et Gormezano (2003), Portraits/Visages (2003), Stéphane Couturier. Mutations (2004), Mario Giacomelli. Métamorphoses (2005), Jean-Louis Garnell (2005), Sebastião Salgado. Territoires et vies (2006), Roger Ballen. Dans la chambre d'ombre (2006), Carl de Keyzer. Trinity (2007), 70's le choc de la photographie américaine (2008), Michael Kenna. Rétrospective (2009).





UN VISIONNAIRE INTEMPESTIF ET LIBRE

■ MARCEL MOREAU ■

J'aime beaucoup ce qu'il fait, je veux dire ce qu'il défait. Son savoir-défaire fait mieux que bien des accomplissements.

Il est facile d'être un faiseur. Il suffit de donner du paraître, toujours plus de paraître, à la florissante entreprise des faillites de l'être. *L'air du temps* est propice aux faiseurs. Le temps des faiseurs s'emploie à accoutumer le regard – l'esprit aussi – à la séduction vénale des mirages de société. Il le conditionne à la berlue, en tant que valeur marchande. Au fond, quand on y songe, rien de plus proche de la prostitution qu'un regard, en cette époque où le spectaculaire décide, en maître, du destin des hommes et des choses. À l'immense devanture des images, les apparences offrent leurs charmes au regard. Le regard ne met pas longtemps à acheter son plaisir de regarder. Les profondeurs peuvent aller *se rhabiller*. Nue, leur vérité décourage la crédulité, juggle le vice, nous rappelle que la connaissance n'est pas fille facile, dont on jouirait à la sauvette. Elle n'est donc pas de mise.

À une époque où, hélas, la frivolité flatte et règne, l'œuvre de Jean-François Spricigo fait figure d'hérésie ô combien nécessaire.

Le photographe de toute évidence n'est pas de la religion des montreurs d'appas. Montrer, ce n'est pas assez pour lui. Montrer les appas, c'est trop. Il ne s'agit pas, dans son cas, de nier le visible, mais de le renvoyer à ses soubassements, ses ratés, ses tares, ses failles, ses brouillons, pour les aimer, les faire aimer. Il sait plus que tout autre que s'il y a de la beauté dans ce monde, ses origines sont convulsives, quelquefois misérables : un effort insensé des ténèbres, ou de la boue, pour se poser en architectes. Jean-François retourne aux origines, à l'informe matrice, non pour l'enjoliver : en vue d'en relégitimer les bases chancelantes, friables, rebelles à l'esthétisation à tout prix, comme dogme, mode, source d'illusion, de facticité, donc de profit.

En pénétrant cette œuvre, en m'attachant à elle par ses alluvions, je me sens confirmé dans une de mes rares certitudes : l'ostentation nous ment, elle n'existe que pour plastronner, debout dans sa perversité, voire sa cupidité.

Il y a bien des années, j'écrivis ceci : « *Vivre, pour moi c'est battre de vitesse ma décomposition* ». ¹

Surgir le premier, soit par un art, soit par toute autre forme de dépassement de soi, y compris, évidemment, en amour, sur cette ligne d'arrivée imaginaire qui sépare le passionnel du putrescible et le putrescible de l'anéantissant, c'était ce que j'appelais alors vivre. À ce jeu, je ne gagnais qu'accès d'ivresse, fulgurances d'orgasmes, mais je les gagnais contre l'extrême conscience que j'avais de mes progrès en dégradation. Pour vivre, le photographe n'a pas besoin de se jeter sur la ligne d'arrivée. C'est au départ, dans son œil du dedans, que se produit l'événement. Ici, point de compétition entre le périssable et l'au-delà du périssable. Sous l'œil du dedans, le périssable, intime et universel, en devient un mouvement créatif, fondateur, comme vital, une décomposition surmontée d'un vouloir. Une œuvre naît, ne cesse de naître, qui pousse la cruelle lucidité au paradoxe d'être en même temps une délivrance. L'œil du dedans se retourne dans ses frontières cavitaires, les recule. Il ratisse large dans les anfractuosités du visible. Il nous libère de notre dépendance envers l'insigne superficialité des petits arrangements – traditionnels – avec la réalité des gouffres. Avec lui, ce qui se meurt en nous n'est plus tout à fait d'un délabrement

indigne d'une vivacité. Ce qui se meurt en nous, c'est ce qui se meurt aussi concomitamment dans nos civilisations de l'avoir, au détriment de l'être. La différence, c'est que l'œil du dedans voit plus loin et plus fort que ne le peuvent ou que ne le veulent les accélérations aveugles de l'histoire.

Le rythme de Spricigo n'est pas le mien, manifestement. Mais c'est comme si, généalogiquement, ils se rejoignaient, sur une même ligne, ni de départ ni d'arrivée ni tout à fait d'ailleurs, là se donnent mystérieusement rendez-vous l'exigence de vérité de l'un et celle de l'autre. J'ajouterai à cela, tout simplement, mon plaisir d'avoir découvert un authentique artiste.

■ **Marcel Moreau** est né en 1933 à Boussu, village minier du Borinage en Belgique. Orphelin à quinze ans, il arrête très vite ses études et exerce divers métiers avant d'entrer en 1955 comme correcteur au journal *Le Soir*. Son premier livre, *Quintes*, publié en 1963, est salué, entre autres, par *Simone de Beauvoir*. Suivent *Bannière de bave* (1965), *La terre infestée d'hommes* (1966) et *Le chant des paroxysmes* (1967). En 1968, il s'installe à Paris où il continue son métier de correcteur pour *Alpha Encyclopédie*, *Le Parisien Libéré*, puis, en 1971, pour *Le Figaro*. Il fait en même temps de nombreux voyages à l'étranger et se lie d'amitié avec *Jean Paulhan*, *Anaïs Nin*, *Jean Dubuffet*, *Pierre Alechinsky*, *Emil Cioran*, *Antonio Saura*, avec qui il écrit *Treize Portraits* (1984), et *Roland Topor*, qui signe avec lui *Le Grouilloucouillou* (1987). Auteur d'une œuvre considérable, *Marcel Moreau* a été récompensé en 2007 par le *Prix de Littérature Francophone Jean Arp*.

1. *Égobiographie tordue*, Éditions Labor, 1984.



ACADEMIE ^{DES} BEAUX-ARTS

L'une des cinq Académies composant l'Institut de France, l'Académie des Beaux-Arts encourage la création artistique dans toutes ses expressions et veille à la défense du patrimoine culturel français.

Par les nombreux prix qu'elle décerne chaque année ainsi que sa politique active de partenariats avec un important réseau d'institutions culturelles, elle poursuit ses missions de soutien à la création en aidant de très nombreux artistes, souvent au seuil de leur carrière.

Attachée à l'idée de pluridisciplinarité, l'Académie des Beaux-Arts est fière de réunir 57 membres répartis au sein de 8 sections artistiques, apportant leurs sensibilités différentes au service d'un même enthousiasme pour la création.

www.academie-des-beaux-arts.fr

Un artiste, c'est quelqu'un qui a mal aux autres.
Jacques Brel

anima, de Jean-François Spricigo,
Lauréat 2008 du Prix de Photographie de l'Académie des Beaux Arts.

Exposition présentée à l'Institut de France
du 29 octobre au 21 novembre 2009.

Salle Comtesse de Caen
27, quai de Conti
75006 Paris

Horaires d'ouverture :
du mardi au dimanche, de 11h à 18h.

REVUE DES DEUX MONDES

Hors-série Jean-François Spricigo, *anima*.

Édition et réalisation : Elise Longuet, Charlotte Carraud, Laure David
Maquette et impression : Roland Riou, Thierry Ginon
Edition de la Revue des Deux Mondes, S.A au capital de 1 551 330 euros,
RCS Paris B 552 131 591
97, rue de Lille 75 007 Paris
Tél. : 01 47 53 61 94 Fax : 01 47 53 61 99

www.revuedesdeuxmondes.com

Directeur de la publication : Patrice Pailleret
Rédacteur en chef : Michel Crépu
Achévé d'imprimer en CEE par Assistance Printing en septembre 2009.
Dépôt légal 3^{ème} trimestre 2009.
Commission paritaire : n° 0212K81194
ISBN 978-2-35650-022-9
Prix : 3 euros
Dessin © Jean-Jacques Sempé
Photos © Jean-François Spricigo
Copyright 2009 Revue des Deux Mondes tous les droits de reproduction réservés. Printed in France.

La Revue des Deux Mondes tient à remercier Anne Biroleau, Robert Delpire, Marcel Moreau, Jean-François Spricigo et Hermine Videau-Sorbier pour leur précieuse collaboration.

Jean-François Spricigo adresse ses plus vifs remerciements à Agathe Gaillard, Renate Gallois-Montbrun, Guillaume Fabiani, Michel Archimbaud, Marie Sordat, et sa mamie.



La Revue des Deux Mondes fête ses 180 ans !

Depuis 180 ans, la *Revue* propose un travail d'analyse et de réflexion dans tous les domaines de l'activité humaine. Littérature, politique, histoire, économie, beaux-arts, diplomatie : la Revue raconte le monde et l'homme du XXI^{ème} siècle. Elle imagine le futur et prolonge dans le présent, par son existence même, l'immense héritage du passé.

À l'occasion de ses 180 ans, la *Revue* publiera un numéro spécial octobre-novembre ainsi qu'un hors-série intitulé *1829-2009 : l'art de durer*, qui reprend une vingtaine de ses plus grands textes, de Georges Sand à John Maxwell Coetzee en passant par Charles Baudelaire, Irène Némirovsky ou Jean Cocteau.

Un site

L'ensemble de la collection des numéros parus depuis août 1829 est désormais consultable sur le site internet de la *Revue* : www.revuedesdeuxmondes.com. Le site de la *Revue des Deux Mondes* offre à tout lecteur la possibilité de s'informer sur le numéro en cours et les activités organisées dans le cadre de la *Revue*.

Outre 180 ans de vie intellectuelle et culturelle, le site propose un éditorial hebdomadaire sur l'actualité ainsi qu'un choix régulier des meilleurs livres du moment.

Un prix

Chaque année, au printemps, la *Revue* décerne un prix de l'essai de la *Revue des Deux Mondes* à un ouvrage reconnu à la fois pour ses qualités littéraires et pour le regard porté sur la relation du passé au présent.

Le prix de l'essai 2009 a été remis à Mona Ozouf pour son ouvrage *Composition française*, paru aux éditions Gallimard.

www.revuedesdeuxmondes.com

97, rue de Lille 75007 Paris
Tél. : 01.47.53.61.94 Fax : 01.47.53.61.99
www.revuedesdeuxmondes.com

REVUE DES
DEUX MONDES

M 05085 - 1 H - F : 3,00 € - RD



ISBN 978-2-35650-017-5

BEL/LUX 3 € - SUI 4,6 CHF - CAN 5 \$CAN - DOM 3 € - € TOM 360 XPF - ALL/ESP/ITA/GR/PORT (cont.) 3 €